

## Haïti / Quisqueya : une île en deux morceaux

de JEAN-MARIE THÉODAT

LES ÎLES sont par nature des terres de rupture et d'isolement propices aux clivages. Telle est l'expérience des îles de la Caraïbe, où la disparition des autochtones, au XVI<sup>e</sup> siècle, donna l'occasion d'un repeuplement avec des populations d'origine européenne et africaine. Arrachées à leurs terreaux et à leurs traditions, transplantées dans un continent et des îles qui restaient encore à nommer, les cultures du Nouveau Monde se sont développées en se référant à leur passé perdu, soit pour le nier, soit pour le perpétuer. Cette négation ou cette perpétuation ont subi la double influence de l'éloignement et de la durée, de l'espace et du temps, pour aboutir à des réalités distinctes de la situation d'origine. Haïti et Quisqueya (ou République Dominicaine), nations créoles, nées de l'exil, de la déportation et du métissage, ont gardé l'une et l'autre la nostalgie d'un ailleurs qui nourrit leur identité.

Le drame de l'esclavage assigna de façon immuable aux Noirs et aux Blancs, comme s'il s'agissait d'une constante anthropologique, un statut inégal dans la construction de la société nouvelle ; il tissa la toile de fond des représentations collectives qui furent à l'origine des

sentiments nationaux en gestation dans chaque île. Aussi, penser la nation à construire devint pour chaque groupe l'occasion de se situer par rapport à ce passé qui était également un ailleurs ; cela donna à l'entreprise, en dépit du métissage, un caractère presque fantasmatique. Dans le cas d'Haïti et de Quisqueya (les deux premiers pays indépendants de l'archipel des Antilles, rebelles à l'ordre esclavagiste et pionniers dans l'élaboration de stratégies de développement post-esclavagiste), la construction nationale prit la forme d'une oscillation entre deux tendances, l'une indigéniste tournée vers l'affirmation des spécificités locales (Haïti), l'autre universaliste prônant, en fait, la fidélité aux normes européennes (Quisqueya).

Les conditions historiques dans lesquelles les deux populations ont accédé à l'indépendance sont un autre élément déterminant de leur identité culturelle. L'insularité se double ici d'un isolement et d'une opposition à un voisin trop proche pour laisser indifférent.

En effet, Haïti s'est définie dès l'origine comme une nation nègre, par opposition à la France contre laquelle elle a dû se battre pour devenir libre. Par ailleurs, à l'origine de l'identité nationale dominicaine, il y eut d'abord le souci de se séparer de la République d'Haïti

qui lui imposa sa domination de 1822 à 1844. Comme pour prendre le contre-pied de la survalorisation haïtienne de l'Afrique, la conscience collective dominicaine est plus attachée au souvenir de l'Espagne. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, la différence s'est accentuée au point que la frontière qui les sépare est l'une des plus franches que l'on puisse trouver entre des formes d'organisation spatiales empruntant à des traditions différentes.

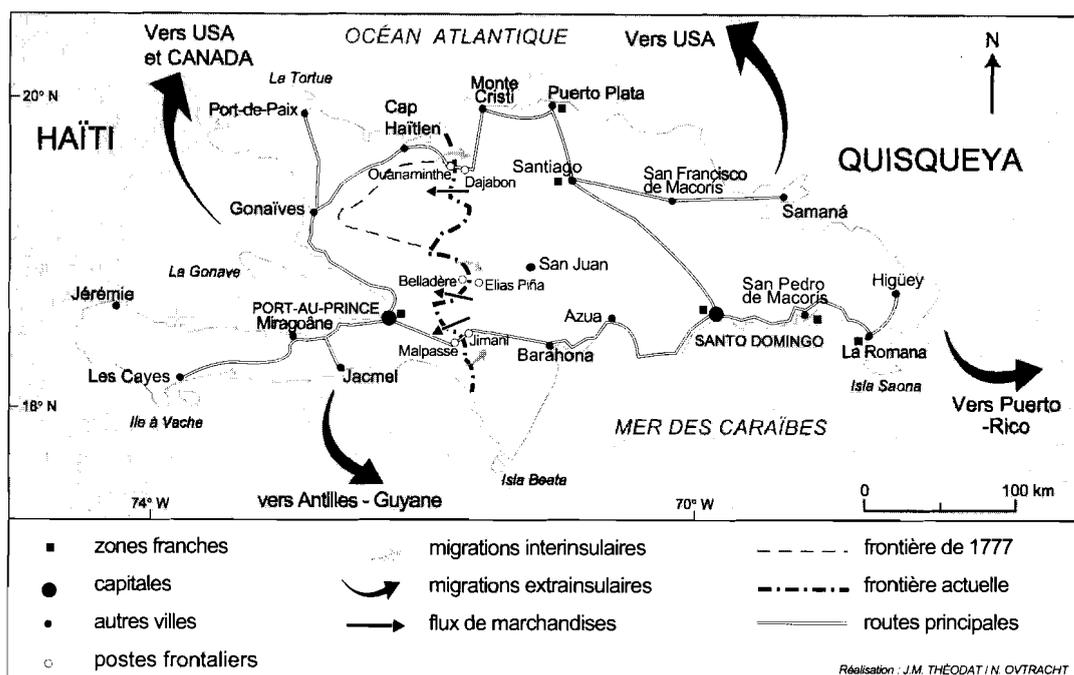
Ces deux pays se partagent une île commune, mais vivent comme s'ils étaient séparés par la mer. Cette situation est le résultat d'une évolution historique partagée et de la prégnance de la frontière qui opère à la manière d'un obstacle *naturel* entre les deux pays : les échanges transfrontaliers sont limités, les deux économies sont concurrentes et organisées selon des lignes de force tout à fait différentes, et les relations politiques entre la République d'Haïti et la República Dominicana, appellations officielles des deux pays, sont souvent acrimonieuses. Comment comprendre la profondeur de cette coupure entre deux pays que la nature et l'histoire semblaient devoir rapprocher ?

Il nous semble que les conditions historiques dans lesquelles se sont forgées ces deux nations expliquent en partie la pérennité de la frontière qui les sépare, la faiblesse de leurs échanges et leur méconnaissance mutuelle. Deux motifs semblent avoir présidé à cette différenciation profonde entre les deux cultures : la rémanence des effets de l'esclavage, d'une part, et l'aspiration à l'indépendance politique comme forme de relation avec le reste du monde, d'autre part. Dans ces deux domaines de la représentation collective, les populations haïtienne et dominicaine ont opéré des choix résolument divergents qui n'ont fait qu'approfondir leurs différences.

Les deux nations ont des traditions culturelles très distinctes, et pourtant, elles sont

toutes deux issues de la rencontre de trois mondes : l'Europe, l'Amérique et l'Afrique. Mais dans la relation qui aboutit à la conception du monde créole des Antilles en général, et de ces deux pays en particulier, les origines n'ont pas une valeur égale. L'Europe, dans un pays comme dans l'autre, est créditée d'un coefficient culturel et intellectuel généralement plus élevé que les deux autres éléments du métissage : ce sont ses langues, ses religions, sa littérature, ses représentations qui prévalent encore dans la plupart des pays du Nouveau Monde. L'Afrique est un continent méconnu, une terre engloutie dont les langues, les noms, les rois, les coutumes, pour les déportés, ont sombré en bloc dans l'oubli à la faveur du déracinement que représentaient la traite et l'esclavage. Et pourtant elle résiste, en Haïti surtout, à travers le vaudou, la musique et certaines formes de sociabilité paysanne. Quant à l'Amérique des premiers jours, elle est rendue à ce point inaccessible par les ravages de la Conquête que les esprits imaginatifs la parent des plus beaux atours, en font un territoire idyllique, une utopie, un non-lieu dont l'équilibre éternel et la frugalité naturelle auraient été rompus par l'irruption fatale de l'*homme blanc*. Dans les manuels scolaires à l'usage des Haïtiens, les chefs arrawaks, le Cacique Caonabo et le Cacique Henri, qui furent respectivement le premier et le dernier des chefs indigènes à tenir tête aux Espagnols, sont honorés comme des héros nationaux, précurseurs de la révolte des esclaves. Et cette sollicitude n'est pas nouvelle, puisque c'est pour leur rendre un hommage sonore et durable que Dessalines, père de l'indépendance haïtienne, décida de reprendre le nom d'Haïti par lequel les premiers habitants, massacrés par les Espagnols, désignaient l'île.

De même, les Dominicains attribuent aux Taïnos, terme qui désigne les premiers habitants de l'île, une place à part dans la genèse



Haïti / Quisqueya – Une île / deux nations

de leur nation. En 1884, la publication du roman *Enriquillo* par l'écrivain dominicain Jesus Manuel Galvàn nourrit l'idée que les Dominicains étaient, moralement, les dignes héritiers des premiers habitants de l'île.

L'Europe et l'Afrique sont fort éloignées des préoccupations quotidiennes des citoyens haïtiens et dominicains, pourtant c'est au niveau des représentations et des liens avec ces deux continents que les deux nations adoptent les attitudes les plus contrastées.

Haïti a fait de la référence à l'Afrique la pierre angulaire d'une identité qui se voulait bien différente de celle de la France. C'est par une cérémonie vaudou que débuta le soulèvement général des esclaves, en 1791, sous la conduite d'un nommé *hogan* (1) Boukman. Et Dessalines se voulait le porte-parole de ceux-là dont les pères et les mères étaient restés en Afrique. Comme pour rappeler le lourd tribut des

esclaves noirs à l'indépendance nationale, la statue du Marron inconnu qui symbolise leur martyr est devenue le symbole de la nation haïtienne. Le pays apparaît comme un morceau d'Afrique, resté fidèle aux traditions ancestrales à travers le vaudou, et qui maintient une tradition musicale vivante dont on ne trouve, dans les îles, d'équivalent qu'à Cuba. S'il semble difficile de parler de diaspora pour qualifier la relation entre les Haïtiens et l'Afrique, il y a dans l'acte fondateur de l'indépendance haïtienne un rejet de l'élément *blanc* identifié à l'ennemi, à l'opresseur, rejet qui vaut rapprochement vers l'Afrique, et survalorisation de la composante noire de la culture.

1. Prêtre vaudou. Certains historiens mettent en doute la réalité historique de cet épisode, le ravalant au statut de mythe. Mais il s'agit du moins d'un mythe tenace qui est profondément enraciné dans la conscience collective haïtienne.

En revanche, la part de la culture qui relève de l'héritage européen est généralement occultée : en Haïti, certains intellectuels se sont plu, en dépit de l'évidente origine latine du créole, à démontrer que ce dernier était un mélange de langues africaines et européennes et que sa création relevait du génie propre d'une nation issue de l'esclavage et qui aurait forgé dans ses chaînes ce nouvel idiome pour bien marquer son refus d'utiliser la langue du maître. Cette attitude n'est pas dénuée de contradiction car on trouve également, chez l'élite intellectuelle du pays, un attachement aux lettres et au bon goût français, dont l'indépendance déjà ancienne n'a pas fait disparaître toutes les traces : c'est encore en français que se font la plupart des publications, et en français que s'échangent les lettres entre les particuliers, même si le créole est la langue vernaculaire.

Quant à la République dominicaine, ses représentations de l'Europe et de l'Afrique sont diamétralement opposées à celles de sa voisine, mais participent d'une même dialectique : entre la répulsion et le désir. En effet, historiquement, le pays a vécu comme la pointe avancée de la civilisation hispanique dans le Nouveau Monde, comme la terre où fut fondée la première cité, créée la première colonie européenne de l'Amérique. Le bilan de la colonisation européenne y est perçu comme globalement positif : extension de la chrétienté, puissance de l'empire, richesse matérielle, développement de la culture. La ville de Santo Domingo, construite en calcaire récifal, ceinte de murailles, avec ses couvents et ses églises, ses palais et ses patios, témoigne de la splendeur de l'art baroque transplanté dans le Nouveau Monde à la faveur de la Découverte. Il n'y a pas dans la conscience collective dominicaine de blessures liées au souvenir de l'esclavage. Et même si une part notable de la population dominicaine est mulâtre, le peuplement de la République dominicaine doit

davantage à l'immigration qu'à la traite : noire ou blanche, cette immigration s'est inscrite dans la continuité de la culture hispanique, ce qui permet de souligner que la culture n'est pas une affaire d'hérédité, mais de choix, de fidélité à une profession de foi.

L'appel à l'Espagne, pour la recoloniser, et à l'immigration blanche, pour laver en quelque sorte le *sang* trop sombre de la population, fut un thème important de l'actualité politique dominicaine durant tout le XIX<sup>e</sup> siècle. Non que les Dominicains aient oublié les affres de la domination coloniale, mais il apparut très vite que l'émergence d'un sentiment national distinct avait beaucoup plus à craindre de la proximité d'Haïti que de l'occupation par une puissance de tutelle. La population, majoritairement libre, n'avait pas à craindre un éventuel rétablissement de l'esclavage ; l'appel à l'immigration blanche équivalait à un refus de l'immigration haïtienne : pour les autorités qui assistaient, impuissantes, à l'infiltration des Haïtiens à travers une frontière difficile à contrôler, l'installation d'immigrants blancs le long de la frontière entre les deux pays apparut, sous la dictature de Trujillo, comme un moyen efficace de peupler les confins du territoire et de tenir en lisière les voisins haïtiens.

Cela explique la politique migratoire diamétralement opposée adoptée par les deux pays : Haïti chercha à attirer la main-d'œuvre noire libre ou affranchie de l'Amérique du Nord, Quisqueya essaya d'attirer sur son territoire une partie du flot de migrants qui, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et après la Seconde Guerre mondiale, se dirigeait de l'Europe en crise vers le Nouveau Monde. Mais le signe le plus manifeste de la fidélité à l'Espagne est symbolisé par l'héritage linguistique conservé intact en République dominicaine : il n'y eut pas de créolisation du castillan en Amérique, à l'inverse de ce qui se produisit avec le français ou l'anglais. Le dialogue de l'identité dominicaine avec la

culture espagnole, même s'il est parfois critique, s'effectue dans la même langue, ce qui marque la profondeur et le sens de l'identité hispanique de la République dominicaine. Cela explique qu'en 1992, le cinquantième centenaire de la Découverte ait été commémoré avec faste sur les rives de l'Ozama, tandis que, dans la partie haïtienne, le souvenir de la Découverte est plus souvent associé à celui de la traite et de l'esclavage qui allaient s'ensuivre pour les Noirs.

Par ailleurs, s'étant trouvée isolée durablement des autres colonies de l'Espagne par son destin partagé avec Haïti, la colonie dominicaine s'est forgé une mentalité de résistance par rapport à tout ce qui venait de l'Ouest : par refus de se laisser coloniser par la France tout d'abord, par refus de l'union avec Haïti ensuite, lorsque le soulèvement des esclaves aboutit à l'indépendance de la partie occidentale de l'île. Il s'ensuit que la mentalité collective dominicaine est davantage celle d'un pays hispanique où les attaches avec l'Espagne sont magnifiées par rapport à l'héritage africain. Ce double mouvement d'affiliation à un ailleurs mythique et de rejet du voisin le plus proche est la marque typique de l'assimilation des influences extérieures et de leur utilisation dans la différenciation de l'île en deux nations.

Comment peut-il exister tant de différences entre deux cultures créoles ? « Il est convenu d'appeler créolisation ce processus d'assimilation des éléments culturels issus de l'Ancien Monde. Ce processus est conditionné par une double contrainte : le faible niveau de culture des colons responsables de la composante européenne, et le traumatisme subi par les esclaves africains. C'est donc par des voies obliques, dans le contexte des relations maître-esclave, que s'est faite la transmission des valeurs, avec une tendance à dévaluer tout ce qui relevait de l'héritage africain, et une tendance inverse à surévaluer tout ce qui relevait du monde des Blancs. C'est un processus classique d'appropriation ou d'apprentissage des attributs culturels qui semblent

consubstantiels au groupe qui détient le pouvoir et les richesses. La créolité est l'agrégat interactionnel ou transactionnel des éléments culturels caraïbes, européens, africains, asiatiques et levantins (...) Pendant trois siècles, les îles et les pans de continent que ce phénomène a affecté, ont été de véritables forgeries d'une humanité nouvelle, celles où langues, races, religions, coutumes, manières d'être de toutes les faces du monde, se trouvèrent brutalement déterritorialisées, transplantées dans un environnement où elles durent réinventer la vie (...) Nous nous sommes forgés dans l'acceptation et le refus, donc dans le questionnement permanent, en toute familiarité avec les ambiguïtés les plus complexes, hors de toute réduction, de toute pureté, de tout appauvrissement. Notre Histoire est une tresse d'histoires » (Bernabé, Chamoiseau, Confiant, 1989 : 26).

Il semble cependant que malgré sa très grande porosité aux influences étrangères, la mentalité créole établit une hiérarchie de fait entre les différents matériaux empruntés, selon leur origine. Le métissage n'a pas fait disparaître la bipolarité entre les valeurs réputées noires et celles prétendues blanches. En ce sens, Haïti et Quisqueya n'échappent pas à leur destin d'île métisse où le privilège de la couleur a un sens symbolique, économique et politique, pour des raisons essentiellement historiques. Ce processus de créolisation n'a pas eu la même intensité dans les deux colonies : nulle part dans le Nouveau Monde l'espagnol ne s'est différencié au point de donner lieu à des créoles comme ceux issus du français ou de l'anglais : « être espagnol, pour les habitants de Santo Domingo durant tout le XVIII<sup>e</sup> siècle, c'était avant tout ne pas être français. La francité (lo francés) valait exaltation de l'anti-hispanité, ou du non-hispanique à tout le moins. Être Dominicain, habiter à Santo Domingo, voulait dire être Espagnol, maintenir le caractère hispanique des coutumes et des pratiques religieuses fidèles au catholicisme formel le plus traditionnel qui se puisse imaginer » (Moya Pons, 1977).

L'esclavage n'ayant pas eu la même importance dans la partie espagnole, le fort déséquilibre entre les Noirs et les Blancs, observable en Haïti, n'existait pas à l'est, où les Blancs étaient sensiblement plus nombreux, et où le besoin d'acculturer par la langue se faisait moins pressant. De plus, la politique d'affranchissement et d'assimilation menée par les autorités espagnoles semble avoir été plus libérale, moins regardante sur la couleur de la peau, ce qui a grandement facilité l'identification et la participation des Noirs à la culture dominante par rapport à ce qui se passait dans les plantations esclavagistes du pays voisin : « L'Espagne nous a transmis tout ce qu'elle avait : sa langue, son architecture, sa religion, la manière de se vêtir et de manger, son art militaire et ses institutions juridiques et civiles, le bétail et même les chiens et les poules » (Bosch, 1970 : 9).

En Haïti, le poids de l'esclavage avait créé le besoin d'une contre-culture face à la domination des maîtres, c'est ainsi sans doute que la religion et la musique ont pu servir de cadre à l'expression privilégiée de ce qui restait de l'héritage africain.

La frontière culturelle, perceptible entre les deux parties de l'île, participe d'un contexte plus large où l'on voit apparaître une différence très nette entre, d'une part, des pays comme Haïti et Cuba, où les héritages africains (respectivement fon et yoruba) ont gardé toute leur force (2), et d'autre part, ceux comme la République dominicaine et Puerto Rico, où le fond africain est moins riche et s'est transformé par des emprunts massifs au fond européen. Dans ces deux derniers pays, l'esclavage n'avait pas la même importance économique et sociale que dans les deux premiers. La *cuadrilla*, le *sarambo*, le *guarapo*, le *carabiné* dominicains sont plus proches du folklore ibérique qu'africain,

même si les traces africaines sont évidentes dans certains aspects de la culture. Le *gaga* qui se pratique en Dominique (3) étant largement d'origine haïtienne permet de mesurer la différenciation subie par les cultes africains eux-mêmes depuis les premiers temps de l'esclavage (Paul, 1962).

La conséquence la plus durable de cet état d'esprit est de rattacher la mémoire collective dominicaine à un héritage *ibérique* considéré comme antérieur, supérieur et légitime, à tout ce qui vient plus tard :  *nègre* et *français*, confondus dans un égal mépris. Les élites politiques dominicaines, où l'élément blanc domine, ont façonné, au fil du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle, une idéologie de *résistance* à la pression démographique, économique et militaire exercée par les Haïtiens sur la frontière commune. Et pour rendre crédible cette position, elles ont fait de l'opposition à Haïti un impératif premier, seul garant de l'intégrité de la patrie, de la pureté d'une identité fondée autant sur la couleur de la peau que sur le sentiment de partager une culture différente de celle du pays voisin.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bernabé (J.), Chamoiseau (P.), Confiant (R.), 1989. *Éloge de la créolité*. Gallimard, Paris.
- Bosch (J.), 1970. *Composición social dominicana, historia e interpretación*. Arte y Cine, Santo Domingo.
- Moya Pons (F.), 1977. *Historia Colonial de Santo Domingo*. U.C.M.M., Santiago de los Caballeros.
- Paul (E.), 1962. *Panorama du folklore haïtien (présence africaine en Haïti)*. Imprimerie de l'État, Port-au-Prince.

2. À travers des rythmes (*rara, petro, yanvalou, cata, son, cosongo*, etc.) et des rites (cultes rendus aux *loa*, aux *santos*) très différenciés.

3. Terme utilisé par les Haïtiens pour désigner la République dominicaine.